



ESSAI
Nègres blancs
d'Amérique
Page F 4



ESSAI
Du côté de la culture
scientifique
Page F 6

CAHIER
F

LIVRES

Marie-Claire Blais: fureur et jeunesse du monde

CAROLINE MONTPETIT

On pourrait la retrouver dans le personnage de Daniel, cet écrivain tellement travaillé par la cause environnementale qu'il finit par y consacrer toute son œuvre. Ou encore chez la révérende Ézéchielle, prêtresse de l'Église de la communauté, qui accueille avec la même mansuétude tous ceux qui viennent vers elle.

Marie-Claire Blais est un peu chacun de ses personnages, qui sont aussi chacune des voix qui forment le vaste chœur du chant du monde. Elle débarque ici avec son éternel regard étonné et souligné de noir, sa prose exigeante et touffue, et une conscience aigüe du monde qui l'entoure. De passage au Québec, elle lance ces jours-ci son livre *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*, qui paraît aux Éditions du Boreäl.

Cette planète, Marie-Claire Blais l'aime et la craint en même temps. Elle y trouve l'espoir comme le désespoir, des gens sereins comme des gens troublés. Hantée par la destruction et les grands cataclysmes, par les guerres et la cruauté humaine, elle

Marie-Claire Blais puise un espoir persistant dans les révolutions récentes qui ont secoué le monde

y admire aussi la lumière et la beauté de l'art, au beau milieu des tourments. «C'est tellement troublant ce qui nous arrive, et c'est tellement fort. C'est qu'on n'a jamais autant été devant des choix extrêmes. C'est une époque extrêmement évoluée et habile. On sait tout faire, sauf prendre soin des êtres humains», dit-elle en entrevue, fraîchement arrivée de Key West, où elle vit depuis la fin des années 70, où elle dit avoir trouvé «une petite patrie» parmi la communauté d'artistes qu'elle fréquente.

«Avec tous les moyens que nous avons, c'est surprenant de voir le peu de soin qu'il y a pour l'individu», dit-elle. Pourtant, elle puise un espoir persistant dans les révolutions récentes qui ont secoué le monde, notamment dans celle pour la défense des droits humains et des droits des Noirs, qui a modifié le visage des États-Unis dans les années 60. «Si on a fait cela, on est capables de le refaire», dit-elle.

En 1963, alors qu'elle avait obtenu une bourse pour aller étudier à Cambridge, Marie-Claire Blais s'est passionnée pour les mouvements sociaux, contre la guerre au Vietnam, mais aussi pour l'émancipation des Noirs américains, menée par Martin Luther King. Encore aujourd'hui, le thème du racisme est omniprésent dans son œuvre, même si, avec ses personnages, on peut voir le monde évoluer, et parfois pour le meilleur. Rebecca, par exemple, la jeune fille noire qui donne son nom au livre, voit venir un avenir plus rose que ne l'était la vie de ceux qui l'ont précédée.

«Dans le livre, le personnage de Rebecca représente l'avenir. Elle est l'avenir. Elle est la jeunesse du monde. Elle sait que ce ne sera pas comme avant et elle veut cela. Elle est comme les enfants noirs modernes d'aujourd'hui. Elle est respectée. Sa mère, Vénus, n'a pas tellement souffert du racisme, mais le père de sa mère en a souffert. La mémoire de Vénus est pleine de souffrance», dit-elle. À l'école de Rebecca, il y a des enfants de toutes les nations. Et lorsqu'elle se rend à l'école, la petite Rebecca peut prendre son ami blanc par le cou ou par la taille. C'est parce qu'il y a eu ce progrès-là que Marie-Claire Blais croit encore en l'avenir de la planète. Mais elle en perçoit aussi les plus noirs aspects, à travers la misère, par exemple, que l'on croise partout dans ce livre, chez

VOIR PAGE F 2: BLAIS



PEDRÓ RUIZ LE DEVOIR

De passage au Québec, Marie-Claire Blais lance ces jours-ci son livre *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*.



TIRE DE 500 AFFICHES DE MAI 68, VASCO GASQUET, ÉDITIONS ADEN

L'agitation de 1968

Le sociologue Jean-Philippe Warren juge que, même s'il ne restait plus rien de 1968 que le seul mythe d'une jeunesse en révolte, ce serait déjà énorme.

ANTOINE ROBITAILLE

Mythe ou réalité, la révolte étudiante québécoise des années 60? C'est la question centrale que Jean-Philippe Warren, sociologue de l'université Concordia, se pose dans un ouvrage, *Une douce anarchie. Les années 68 au Québec* (Boreäl), qui arrive à temps pour les célébrations du 40^e anniversaire de cette année «manifestative» (mot-valise des Loco Locass en passe de devenir un cliché).

Combien de fois a-t-on entendu — et entend-on encore — des baby-boomers contraster leurs faits d'armes, leurs «grandes mobilisations» avec la «dépolitisation» des jeunes générations? Eux ne sommeillaient pas. Eux contestaient. Tout en s'amusant ferme.

La révolte, en plus, était contagieuse. Les jeunes? Des «mutins de Panurge» (selon la délicieuse expression de Philippe Muray). Et «mondialisés» avant la lettre, par-dessus le marché. 68: en France, bien sûr, mais aussi aux États-

Unis, en Allemagne, au Japon, au Mexique. Sans oublier le Québec, insiste Warren. On le sait, on nous le répète: à l'époque, le «peuple jeune», avantagé notamment par la démographie, a tenté de devenir souverain, a voulu réinventer le monde.

D'un mythe à l'autre

Warren, lui, est né en 1970. C'est donc en sociologue et un peu en historien qu'il se penche sur cette période. Avec cette distance qu'affectionnent les intellectuels de la génération X, qui a tenu à remettre en question la chanson de geste de la grande-noirceur-faisant-place-à-la-grande-clarté.

Avec Martin Meunier, Warren avait, il y a six ans, mis en relief les origines religieuses — plus précisément «personnalistes» — de la Révolution tranquille dans *Sortir de la Grande Noirceur* (Septentrion, 2002). Un travail essentiel qui a fait date. Et qui a fortement inspiré d'autres travaux, notamment le récent ouvrage *Les Origines catholiques de la Révolution tranquille* (Fides, Montréal, 2008) de Michael Gauvreau. D'ailleurs, ce dernier, selon plusieurs, ne rend pas suffisamment justice à Warren et Meunier... mais c'est une autre histoire.

En entrevue au *Devoir*, en 2002, Jean-Philippe Warren pourfendait le mythe de la Révolution tranquille, célébré à l'époque par moult colloques

commémoratifs. «C'était inouï de célébrer ce 40^e anniversaire [de la Révolution tranquille] comme ils l'ont fait, à un moment où des défis monstrueux, énormes, attendent la société québécoise. On ne pouvait quand même pas dire: tout va bien dans le meilleur des mondes!»

Le mythe de 68, lui, trouve davantage grâce aux yeux du sociologue. Jugeons-en par les phrases sur lesquelles le livre se clôt: «Il ne resterait plus rien des années 1968 que le mythe d'une jeunesse en révolte que ce serait déjà énorme. Car, replacé dans sa juste perspective, ce mythe peut être inspirant et mobilisateur. De tous les slogans de l'époque, peut-être celui-ci visait-il le plus juste: «Ce n'est qu'un début, continuons le combat.»»

Dans son livre, Warren décrit et analyse la montée du mouvement étudiant, ses coups d'éclat (l'occupation des cégeps, McGill français), ses grands personnages, ses propensions violentes, voire totalitaires.

Il nous fait part de plusieurs découvertes sidérantes. Par exemple, que le réflexe de nostalgie pour 1968 s'est instauré presque instantanément. Dès 1972, un auteur parlait d'octobre 68 comme du «bon vieux temps». «Vous n'avez tout de même pas oublié; c'était la fête: les collèges occupés, les journées d'études qui duraient des semaines, 7000 manifestants dans la rue pour sa-

luer l'avènement d'une nouvelle force sociale, le pouvoir étudiant. [...] On fréquentait aux paroles du vice-président de l'UGEQ: «Il n'y a plus rien de normal; le normal, c'est ce que nous allons créer maintenant!»

Warren relativise souvent: «Sur le plan des événements, c'est relativement dérisoire, ce qui s'est passé en 1968», dira-t-il en entrevue. Les foules de manifestants contre la guerre en Irak de février et mars 2003 étaient très nombreuses —quelque 200 000—, «dont une grande proportion de jeunes», ce qui supplante «très loin les 'foules monstres' de 2000 personnes qui, en 1968, scandaient des slogans contre la guerre au Vietnam».

Au fond, dit Warren, «l'année 68, c'est un mythe. La société québécoise ne vivait pas tout entière au rythme des manifestations. Loin de là. C'est une minorité du Québec qui s'agitait. Mais cette minorité a réussi à créer une utopie qui encore aujourd'hui marque la mesure de ce à quoi une société peut aspirer. Ça n'a pas marché, mais ça reste en nous comme un mythe.»

Dans ce livre, on prend plaisir à croiser des personnages (devenus célèbres) se livrant à plein à la «douce anarchie». Pour plusieurs d'entre eux, le militantisme étudiant et la pratique de la rébellion ont été de «formidables

VOIR PAGE F 2: AGITATION

LIVRES

Les situationnistes à l'origine de la révolution?

Messianisme avant-gardiste, poésie subversive contre servitude d'une société devenue «du spectacle», les situationnistes sont les protagonistes les plus irréductibles de 68. Même à Montréal, au moment de la République des beaux-arts, des textes des situationnistes seront réimprimés par les étudiants.

YAN CIRET

Rien ne fut moins occulte que la présence des situationnistes au cœur des événements de Mai 68 à Paris, mais, inversement, rien n'est moins passé sous silence que leur violente insurrection longtemps préméditée.

Le silence et l'absence de référence à leurs pratiques et à l'influence qu'ils continuent d'exercer sont à la mesure de la radicalité de ce style révolutionnaire qu'ils furent les seuls à propager avec autant de rage méthodique. Les situationnistes n'ont pas, seuls, inventé Mai. Ils lui ont par contre donné toute sa force d'attraction. Une stratégie radicale et magnétique qui en fait la dernière référence subversive.

Explosif formel

Par un mélange inédit de conscience historique, héritée des

révolutions passées, et d'avant-garde, ils opèrent une brèche dans le front de toutes les contestations. Non seulement les situationnistes dépassent les revendications léninistes, trotskistes ou maoïstes, mais ils les renvoient à l'inanité des totalitarismes dont elles sont issues. On ne peut, pourtant, faire l'histoire de Mai 68 en évacuant ceux qui l'ont annoncé et en partie déclenché, avant d'en devenir les protagonistes parmi les plus irréductibles. L'esthétique dont les situationnistes procèdent n'a pas d'équivalent, puisqu'elle renverse les catégories de l'art séparé du bouleversement de la vie. Leurs théories politiques n'existent pas, car elles ne se prouvent que par des actes. C'est l'ensemble des avant-gardes, depuis la Révolution française et la Commune de Paris, qui vient se réfléchir dans ce qu'on appelle l'Internationale situationniste. Les moyens qu'ils emploient



SOURCE GALLIMARD
Guy Debord (1931-1994)

sont directement issus du dadaïsme, du surréalisme et du lettrisme, de Lautréamont et d'Arthur Cravan. Leur explosif formel s'est aussi emparé des utopies de Fourier, de l'anarchisme de Bakounine et de la critique marxiste, pour déchiffrer la nouvelle «servitude volontaire» sous le nom de «société du spectacle». Une tyrannie se lève sur le monde, elle a le visage du «fétichisme de la marchandise»

que décrivait Marx, des médias de masse, de leur propagande. Ces admirateurs d'Orwell, antistaliniens, voient sous les pavés la page qu'il faut tourner de la falsification sanglante du communisme.

Leurs idées — beaucoup s'en réclament, peu les appliquent —, tous les connaissent dans la république intellectuelle. Leur esthétique du refus passe dans la communication de la révolution à accomplir, les thèses de Guy Debord ou de Raoul Vaneigem doivent servir d'armes, de détonateur. Leur revue *I.S.* a la rigueur classique de sa couverture métallisée, les affiches en strict noir et blanc proclament «l'abolition du travail aliéné». «Ne travaillez jamais», appellent une multitude de graffitis bombés sur les murs de la capitale, entre autres slogans iconoclastes, joyeux, agressifs, poétiques, insultants. Cet art de la communauté anonyme, repris par tous, n'a d'autre but que de servir de déclencheur collectif à des «constructions de situations» dont Mai 68 sera l'apogée. L'œuvre d'art se confond avec les promesses de la vie libre et détruit tout ce qui s'y oppose.

Libération

EN BREF

Denis Vaugeois honoré

Le prix Gérard-Parizeau a été accordé à Denis Vaugeois, pour ses travaux sur l'histoire du rayonnement de la société et de la culture française en Amérique du Nord. Ce prix, remis tous les deux ans, est accompagné d'une bourse de 30 000 \$. — *Le Devoir*

Les murs parlent

En France, trois fois plus de travailleurs se sont mis en grève en Mai 68 que pendant le Front populaire en 1936. Le livre de l'affichiste Vasco Gasquet rappelle les slogans et les images «en odeur de poudre» qui ont accompagné cette joyeuse pagaille. Gasquet travaillait au fameux atelier des beaux-arts. Dans la présentation, il se présente comme un de ces «enragés à l'état endémique». Le florilège de son ancien matériel de propagande, vite fait, bien fait, maintenant collectionné dans les musées, donne un peu le tournis idéologique avec ses raccourcis («CRS SS»), mais il y a aussi de belles réussites poétiques, comme celle

où Daniel Cohn-Bendit, tout souriant, apparaît sous le mot d'ordre: «Nous sommes tous indésirables.» (500 affiches de Mai 68, Éditions Aden) — *Le Devoir*

Les années folles

Patrick Rotman et Charlotte Roman offrent un portrait global de cette décennie (les sixties) et de ces dix semaines (autour de Mai 68) qui ébranlèrent le monde dans *Les Années 1968* (Le Seuil). Toutes les stars y passent, le «Che» comme le général de Gaulle, Godard ou les Beatles, Sartre, Ho-Chi Minh et les yéyés. Ce temps des anciens jeunes devenus de nouveaux papis est raconté en noir et blanc et en couleurs sur des thèmes éclairants: la société des loisirs, la vie ouvrière, la pop anglaise, la caméra dans la rue, etc. Un grand album de famille de Berlin à Washington, de Santiago à Katmandou, un livre-somme des espérances et des illusions d'un temps merveilleusement fou. Le même Patrick Rotman, toujours aux Éditions du Seuil, propose aussi *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, une sorte de panorama historique sous forme de questions-réponses. — *Le Devoir*

BLAIS

SUITE DE LA PAGE F 1

des enfants affamés, malades, en Inde comme au Guatemala.

Vivre au cœur des débats

Pour écrire cette marche du monde, à la fois infernale et fascinante, elle a choisi de vivre la plupart du temps aux États-Unis. «Ils font des progrès», dit-elle au sujet du racisme dans ce pays, tandis qu'ici on n'en fait pas beaucoup.

Les États-Unis, qui sont souvent au cœur de l'actualité mondiale, lui offrent un point de vue privilégié sur ce monde en bouleversement, hyperaccélééré, qu'elle s'applique à entendre et à traduire dans ses livres, avec son rythme effréné et son foisonnement.

«Si j'écris sur tous ces sujets qui me tiennent à cœur, c'est bien que je sois au centre de l'action», dit-elle. Par ailleurs, elle dit ne pas voir une grande différence entre les États-Unis et le Canada, même si ici les débats sociaux sont parfois moins mis en évidence.

L'action, elle la cueille d'ailleurs sur toutes les bouches, dans les endroits publics, dans la rue, dans les bars, dans les conversations qu'elle note discrètement, elle qui dit avoir reçu le don d'écouter et en avoir fait l'essence de son œuvre.

«L'écrivain a reçu un don du regard pour voir les autres, et essaie de donner ses impressions, modestement. Le regard, c'est ce qui nous est donné, et après on reçoit beaucoup. Il s'agit de le retranscrire avec nuance. L'écriture, même si c'est bien difficile, est un outil de clairvoyance.»

On a déjà prêté un caractère prophétique à Marie-Claire Blais, qui citait, dans un livre précédent, une jeune itinérante de 13 ans qui annonçait une catastrophe à New York, avant les événements du 11 septembre 2001. «C'est un hasard», dit-elle. *J'avais entendu ces paroles dans les rues de New York. Ce sont les paroles que la jeune itinérante avait prononcées*, dit-elle.

Les jeunes, sur lesquels repose

l'avenir, sont d'ailleurs au cœur de ce dernier roman de Marie-Claire Blais, et elle promet qu'ils le seront de plus en plus dans les œuvres à venir. Car cette quadrilogie débutée avec *Soifs*, qui inaugurerait cette œuvre de prose singulière, pratiquement sans points et sans chapitre, devrait connaître une suite. «*Soifs est peut-être un très long livre de plusieurs milliers de pages qui dérive beaucoup vers cette question: allons-nous sauver la Terre? C'est le thème de tous ces livres, dont Soifs est la pierre centrale.*» Les questions que posent les livres de Marie-Claire Blais, ce sera aux jeunes d'y répondre un jour, avec les réponses et le monde qu'auront préparé les adultes à leur intention.

«Le questionnement va vers les jeunes, peu à peu», dit-elle. *La conscience des adultes peut se faner, se lasser, mais les questions demeurent fraîches pour les petits des jeunes qui arrivent à la fin de ce livre.*

Et ces nouvelles générations trouvent elles aussi une écoute attentive chez cette écrivaine qui a longtemps reçu les manuscrits de jeunes auteurs.

«Il ne devrait pas y avoir de séparation de générations. On doit être près de tout le monde. C'est frappant: dans d'autres pays, les générations sont proches les unes des autres, alors que les Nord-Américains sont distants les uns des autres.» Se rapprocher des gens, les entendre, les dire, écrire une planète que l'on connaît, ou l'on se retrouve, de gré ou de force, la décrire malgré son extrême complexité, c'est la mission qu'elle s'est donnée, et qu'elle accomplit du sommet de son art. Un art inimitable et particulier au service du monde.

Le Devoir

NAISSANCE DE REBECCA À L'ÈRE DES TOURMENTS

Marie-Claire Blais
Boréal
Montréal, 2008, 298 pages

AGITATION

SUITE DE LA PAGE F 1

occasions de se former» et d'aspirer par la suite aux plus hautes fonctions. On pense à l'ancien premier ministre Bernard Landry (qui s'affirmera rapidement réformiste), à l'ancien maire Jean Doré, à la députée d'Hochelega-Maison-neuve et ancienne ministre des... fusions municipales, Louise Harel, omniprésente à l'époque, au chef du Bloc québécois, Gilles Duceppe — qui, il y a un an, a songé à prendre la tête du Parti québécois —, qui s'était, en 1969, rallié au PQ à la condition de pouvoir «agir comme groupe autonome à l'intérieur du parti et non pas uniquement servir de centre de main-d'œuvre». À l'ancien ministre et journaliste Claude Charon aussi, qui était à l'époque (1968-69) vice-président aux affaires internationales de l'Union générale des étudiants du Québec. D'autres ont moins fait parler d'eux par la suite, note Jean-Philippe Warren, comme Réal Valiquette ou Stanley Gray. «D'autres encore se sont perdus dans la drogue, ou dans l'activisme vide et puis dans les communes.»

Ambivalence

Jean-Philippe Warren, malgré son enquête, demeure profondément ambivalent sur 1968. «Habituellement, on en parle sur le ton de la chanson de Beau Domme sur 67: "J'avais des fleurs dans les cheveux, fallait-tu être naïveux".» Mais cela occulte l'engouement pour la violence et les solutions violentes, pour la révolution. «On oublie que

les discours, les slogans, l'imaginaire étaient souvent violents. Et de manière irresponsable. Je ne peux m'empêcher de croire que cela a mené, préparé ou conduit à l'assassinat de Pierre Laporte, par exemple.»

Quand on lui demande ce qu'il reste de cette époque aujourd'hui, il répond: «tout et rien», comme s'il ne voulait se brouiller avec personne. «Tout» parce que, si l'on va dans un cégep aujourd'hui, fait-il remarquer, on voit que le trio «sex, drugs and rock'n'roll» a triomphé: «partenaires multiples», marijuana, musique underground, etc. Sauf qu'en se généralisant, notet-il, tout ça a perdu de son caractère subversif. «C'est là où j'ai envie de dire qu'il ne reste rien, puisque 68 a été incapable, à partir de la contre-culture, de fonder un type original de société.» Les institutions — école, famille, État —, comme les «raisons communes» (Warren est un spécialiste de Fernand Dumont), en ont pris pour leur rhume. Puis, il ajoute une ultime nuance: «En même temps, le Québec d'aujourd'hui est beaucoup plus libre, plus permissif qu'il ne l'était il y a 40 ans. Pour les groupes minorisés et marginalisés, entre autres, grâce à 68, nous vivons une bien meilleure époque.»

Le Devoir

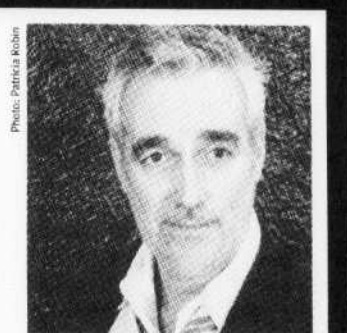
UNE DOUCE ANARCHIE LES ANNÉES 68 AU QUÉBEC

Jean-Philippe Warren
Boréal
Montréal, 2008, 314 pages

Romanichels



Un sourd fracas qui fuit à petits pas n'a rien du roman à l'eau de rose. Il montre que les séquelles de l'inceste sont parfois si profondes qu'il est impossible de s'en défaire.



Jean-Paul Roger
Un sourd fracas qui fuit à petits pas
roman, 224 p., 25 \$



Danielle Dubé et Yvon Paré
Le bonheur est dans le Fjord
Excursion au pays du Saguenay
récits de voyage, 248 p., 25 \$

Laissez-vous emporter par ce livre tout entier consacré au royaume du Saguenay. Des lieux aux noms évocateurs: Chicoutimi, Tadoussac, Rivière-Éternité, Sainte-Rose-du-Nord. Laissez-vous porter par un superbe capteur de rêves mu par le soleil, le vent, les mouvements secrets de la terre, des baleines et des bélugas. On dirait une utopie que l'on suit des yeux, ravis, les bras ouverts.



1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37
Courriel : info@xyzeditur.qc.ca • www.xyzeditur.qc.ca



Jean-Philippe Warren

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Olivieri
Librairie • bistro

Une véritable librairie au sein du Festival.

Vous pourrez y rencontrer les auteurs invités lors de séances de signatures et découvrir leurs livres.

Salle Les Courants, niveau mezzanine

La librairie soulignera l'oeuvre de Daniel Pennac lauréat 2008 du Grand Prix Metropolis bleu.

FONDATION METROPOLIS BLEU

Du 30 AVRIL AU 4 MAI
HOTEL DELTA CENTRE-VILLE
777, Rue Université
Métro Square-Victoria

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
514-739-3639
service@librairieolivieri.com

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Alain Médam

Étonnement et la réflexion
Retour vers la philosophie

Alain Médam
Étonnement et la réflexion
Retour vers la philosophie
Liber

216 pages, 23 dollars

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire
Un espace pour les mots

Lundi 5 mai 2008 • 19h30
Au Studio-théâtre de la Place des Arts

Carte blanche à Monique Proulx

Suivant une très belle tradition, le Studio littéraire réserve chaque année une carte blanche à un écrivain d'ici. Au tour de Monique Proulx qui, après un trop long silence, nous a offert pour l'arrivée du printemps un tout nouveau livre intitulé *Champagne*. Au cours d'une soirée qui lui est consacrée, Monique Proulx lève le voile sur son écriture et sur quelques-unes des vérités qu'elle contient.

Coproduction
Les Capturs de mots
Place des Arts Québec

Entrée : 15 \$
Étudiants : 10 \$
*Taxes comprises
514 842.2112
laplacearts.com

LITTÉRATURE

Tous ces mondes en elle



Danielle Laurin

On les a vus apparaître dans *Soif*, en 1996. Ils étaient là encore dans le livre qui a suivi, cinq ans plus tard, *Dans la foudre et la lumière*. Puis dans le troisième, *Augustino et le cœur de la destruction*, paru en 2005. Ils étaient une centaine en tout.

Une centaine de personnages, sur une île tropicale, au début du XXI^e siècle. Des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, des pauvres, des riches, des Noirs, des Blancs, des artistes, des réfugiés, des travailleurs humanitaires, des clodos, des pasteurs, des voleurs, des prostitués...

Chacun sa voix, ses pensées, ses rêves, ses contradictions, ses angoisses. Chacun sa vie, vue de l'intérieur, et de l'extérieur. C'était tout un pari. C'était un exploit.

Et voici que Marie-Claire Blais remet ça. Ils sont revenus, ils sont tous là, dans *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*. Tous là, ou presque. Sinon dans la réalité, du moins dans la mémoire de ceux qui les ont aimés. Ou haïs. Dans leurs rêves, aussi.

Même île tropicale. C'est un jour de fête. C'est Noël. Une mère, son enfant marchent dans la rue, à la rencontre des bateaux qui accosteront dans l'île, pour marquer le début des célébrations.

Cette femme, c'est Vénus. Si on a lu la trilogie de Marie-Claire Blais, on la connaît déjà. Mais on la voit autrement, sous un autre éclairage. Si on ne la connaît pas, on la prend là où elle est, comme elle est, en ce jour de Noël.

Tout est là, d'emblée: le passé qui resurgit, la lignée d'esclaves d'où elle vient, les injustices, les sévices. Tout est là dans sa tête, tandis qu'elle marche avec Rebecca, qu'elle la presse un peu trop brusquement, elle, sa petite fille innocente, inconsciente, née du viol par un homme blanc.

Nous ne sommes encore qu'à la troisième page du roman. Nous avons le décor, nous avons ce que voit Vénus, mais aussi Rebecca, ce qu'elles se disent, ce qu'elles font, ce qu'elles pensent secrètement, ce qu'elles ressentent chacune de leur côté. Ce qu'elles portent en elles, ce qu'elles redoutent, ce qu'elles espèrent.

Changement de cap. Nous voici avec un artiste rendu au Guatemala mais dont l'esprit est resté avec sa petite fille adorée, dans l'île. Partout, la misère autour de lui, tandis qu'il pense à sa petite Lou, choyée par sa maman: «il fallait être reconnaissant que Lou ne fut pas née ici, et que ses parents n'aient pas à chercher leur nourriture dans les déchets de la ville».

Impossible de rester insensible: «on ne pouvait venir au monde en mourant de faim, on ne pouvait naître pour mourir aussitôt, c'était pourtant ce qui arrivait tous les jours».

Et ça continue. D'autres personnages s'ajoutent, et d'autres encore, même procédé, même plongée dans l'univers de chacun; c'est un kaléidoscope, ça tourne, ça revient, ça se découpe, se recoupe.

Il y a ce jeune écrivain, Augustino, avec son «pessimisme outré», sa «tournure de pensée si sombre», sa «doctrine de la noirceur». Pour lui, «tout ce qui nous trahit, nous humilie ne peut venir que des hommes et des femmes parmi lesquels nous vivons».

Et il y a sa grand-mère, pour qui «il existe de la bonté

dans chaque être qui vit, du moins, une petite part que tu ne peux pas nier, pense à ceux qui sauvent le monde sans faire de bruit, des femmes, des hommes ordinaires».

La grand-mère, qui croit profondément que «nous avons des devoirs d'humanité sur cette terre» et qui dit: «l'ère des tourments s'éloignera pour laisser la place à une autre ère, celle de l'intelligence des femmes, de leurs filles».

Tout dépend des points de vue. Chose sûre, pour certains, aujourd'hui: «qu'était une vie où il n'y avait aucune place sûre qui fût la vôtre, aucun pays, qu'était-ce une vie déchirée et éparse, en nul lieu et nulle part?»

Les contrastes sont frappants dans *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*. L'espoir côtoie le désespoir. Et le beau, le laid. Tout le temps. Tout est remis en question, pas de réponses définitives.

On est à la fois dans le passé, le présent et l'avenir. On est au cœur de nos propres contradictions, comme êtres humains, face au reste de la planète. Et on se demande comment elle fait, Marie-Claire Blais, pour s'imbiber à ce point-là, pour recracher tout ça.

Peu de points à l'horizon. Mêmes phrases de plusieurs pages, mêmes entrelacements de pensées, de dialogues, de sentiments, de descriptions et d'actions que dans les trois livres précédents de l'auteure.

C'est exigeant, oui. Ça demande de la concentration, de la disponibilité. Parfois, il faut s'arrêter, prendre une pause. Par moments, on se demande si on va continuer.

On est déstabilisé. On est dans un univers littéraire hors de l'ordinaire, l'univers littéraire d'une écrivaine qui va son chemin sans nous tenir la main, qui suit sa voie, sans concessions. On est loin du goût du jour, de la mode, des romans téléromans, c'est sûr.

On est dans quoi, exactement? On ne sait pas, mais on a cette sensation d'être aspiré par plus grand que soit. Et on ne s'étonne pas de tomber sur ceci: «l'art était la seule source d'autonomie vitale». Ni sur ceci: «on ne savait jamais pour qui l'on composait, écrivait, sinon pour des générations futures».

On ne sait pas. Pour qui Marie-Claire Blais écrit-elle exactement? Peut-être pour vous. Qu'attendez-vous pour lire le plus grand écrivain québécois vivant, couvert de prix ici et à l'étranger?

Collaboratrice du Devoir

NAISSANCE DE REBECCA À L'ÈRE DES TOURMENTS

Marie-Claire Blais
Borel
Montréal, 2008, 298 pages



Marie-Claire Blais

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ROMAN QUÉBÉCOIS — POLAR

Les états d'âme de Kafka Kalmar

Benoît Dutrizac ajoute un troisième volet aux aventures de son «témoin»

CHRISTIAN DESMEULES

Pour la troisième aventure de son Kafka Kalmar (après *La Crucifixion de Kafka Kalmar* et *Le Karma de Kafka Kalmar*, en 1989 et en 1997), Benoît Dutrizac vise large et fusille le «cirque médiatique» où il a lui-même fait quelques tours de piste.

Journaliste, ancien «loose cannon» des *Franc-tireurs*, ex-animateur du *Journal du midi* à TQS, Dutrizac traîne, peut-être malgré lui, une réputation de grande gueule impénitente. Kafka Kalmar, personnage créé en 1989, est pour lui une sorte de témoin, d'alter ego ou de porte-parole. «C'est étonnant à quel point le temps passe vite, mais que la bêtise violente ne change pas», écrit l'auteur dans la préface de ce roman, avec lequel il souhaite tout à la fois dénoncer et combattre l'intégrisme religieux en général, et le fondamentalisme islamique en particulier.

Journaliste populaire animant une émission d'affaires publiques à la radio, Kafka Kalmar, on l'aura tout de suite compris, a beaucoup d'ennemis. Et quand commence *Kafka Kalmar, crois ou crève*, il est kidnappé par une bande d'intégristes musulmans barbus qui lui font passer un mauvais quart d'heure. Rescapé de l'aventure, il décide de se calmer le pompon, comme on dit, et de se faire oublier pendant un certain temps. «A quoi ça sert de mettre en danger sa vie et celle des gens qu'on aime pour une cause perdue, celle de l'humanité?» Il abdique.

Et comme le malheur vient toujours en paquet de deux, notre héros se fait aussi larguer par sa blonde. Ce qui le décide à aller se faire bronzer une semaine dans le Sud, où il en profitera aussi pour se questionner sur ce qu'il souhaite faire du reste de sa vie.

Puis, léger coup de barre professionnel: un producteur ayant flairé la bonne affaire, Kafka Kalmar devient animateur à la télévision, mais un animateur déguisé en clown. Un interviewer sans-gêne, baveux à souhait, une sorte de méchant Patof.

Mais le roman prend vite des airs de longue montée de lait où tout passe à la moulinette. Les religions et les fanatiques religieux, l'hiver québécois, les nids-de-poule, les chandails bedaine, l'état de délabrement du système de santé, l'éco-terrorisme. On continue?... L'hypersexualisation des adolescentes, les névroses en tous genres des médias, les spectacles de feux d'artifice, le contrôle des armes à feu.

Encore? Le jeu pathologique, les abus du système par les Amérindiens, l'hégémonie des humoristes au Québec («C'est ça, notre culture, au Québec! Les hosties de comiques!»), les trottoirs mal déneigés, les taxes, le



MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

Pour Benoît Dutrizac, le personnage de Kafka Kalmar est une sorte de témoin, d'alter ego ou de porte-parole.

laxisme des ouvriers de la voirie à Montréal. Les pédophiles? Euh... non. A peu près tout, mais pas ça.

Ajoutez à cela une histoire de tueur à gages, une paire d'enquêteurs — des récits parallèles faiblement reliés entre eux —, une pirouette narrative finale un peu forcée, et vous aurez un aperçu de ce troisième Kafka Kalmar. Trop de flèches tirées à bout portant, trop de sujets abordés. Le procédé étranglerait n'importe quel roman. Même le roman de genre.

Heureusement, il reste l'humour incisif de Dutrizac, une solide dose d'autodérision, quelques trouvailles et un côté bête et méchant qui fera parfois sourire.

Collaborateur du Devoir

KAFKA KALMAR, CROIS OU CRÈVE

Benoît Dutrizac
Les Intouchables
Montréal, 2008, 416 pages

Les Éditions du Noroît

Nouveautés 2008



www.lenoroit.com



Miniatures, balles perdues
et autres désordres

Monique Deland

Qui s'installe?

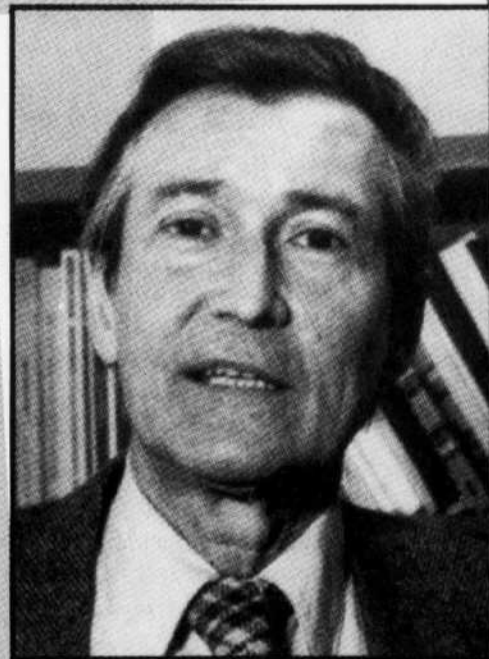
Hector Ruiz
Coll Initiale



Le coffret des 5 tomes
(plus de 3600 pages)
ISBN 978-2-7637-8712-1

Prix régulier 220 \$
PRIX DE SOUSCRIPTION 190 \$
jusqu'au 8 mai 2008

Œuvres complètes de Fernand Dumont



TEXTES DE PRÉSENTATION DE
JACQUES BEAUCHEMIN, SERGE CANTIN,
FRANÇOIS DUMONT, JULIEN GOYETTE,
FERNAND HARVEY, PIERRE LUCIER

Table Ronde

jeudi le 8 mai 2008 à 14 h 30
au Vieux-Séminaire de Québec
dans l'amphithéâtre Alfred + Naomi
Neumann, local 2117
1, côte de la Fabrique
Québec (Québec)

Invités

Jacques GRANDMAISON
Daniele LETOCHA
Jean-Jacques SIMARD

Question débattue

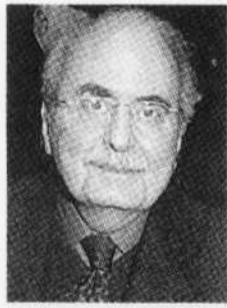
Dans la perspective de votre discipline,
quel est l'apport de Fernand Dumont
et quelle est la pertinence de son
œuvre pour aujourd'hui?

Réservez maintenant un coffret chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com



Rencontre
avec
Naïm Kattan
écrivain

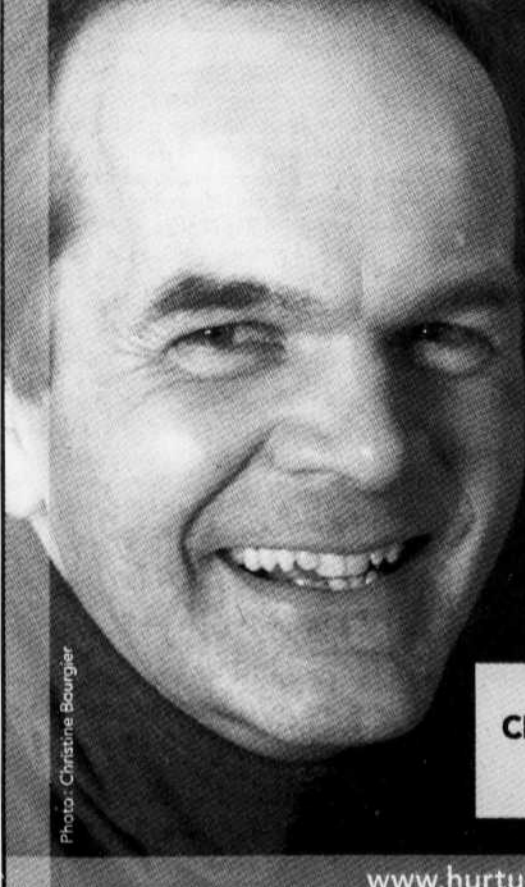


Mardi 29 avril 19 h 30



Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

HURTUBISE HMH



Vingt-cinq nouvelles
Des portraits touchants
Vingt-cinq coups de poing
Dans un gant de velours

JE VEUX
CETTE GUITARE
Pierre Gagnon
24,95\$



www.hurtubisehnh.com

LITTÉRATURE

Il y a quarante ans, Nègres blancs d'Amérique

Le livre de Pierre Vallières reste le meilleur document québécois sur le bouillonnement de 1968



Louis Hamelin

Jean-Daniel Lafond, à l'époque où il vivait des fonds de Téléfilm Canada plutôt que directement sur le bras de la reine d'Angleterre, avait présenté son film *La Liberté en colère*, en 1994, à la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM. Le gratin de la gauche québécoise avait été convié au visionnement, qui devait être suivi d'un débat. Parmi les vedettes de ce docu venues affronter le public, trois hommes ayant exercé une influence décisive sur la politique des années 70: Francis Simard, en endossant l'exécution de Pierre Laporte; Charles Gagnon, en engouffrant une partie de la gauche radicale dans le cul-de-sac de l'internationalisme prolétarien; Pierre Vallières, en prônant un noyautage en masse du PQ par cette même gauche militante. Ce soir-là, pour ce qu'il avait à dire, Gagnon aurait tout aussi bien pu être muet. Quant à Simard, qui se tint loin de la tribune, je le vois encore arpenter la coulisse comme un fauve en cage, juste avant la projection. Il savait déjà qu'une scène appelée à devenir célèbre allait dans quelques instants mettre à nu son silence encombré et l'impossible mensonge du langage corporel: dos aux grillages de l'édifice Parthenais, devant un Vallières revenu de tous les combats, aussi pugnace que jamais.

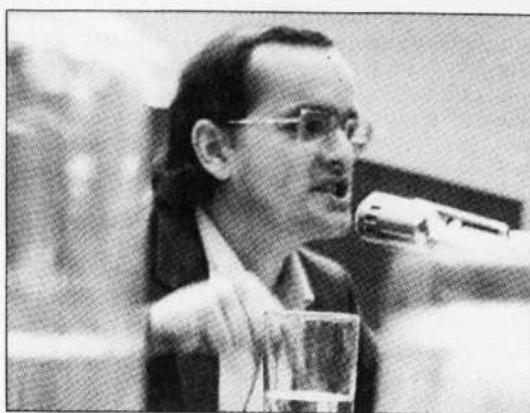
Vallières qui, en 1994, parlait encore de changer le monde... comme si la révolution, plutôt qu'un autre référendum perdu, se trouvait juste après le prochain virage. Comment faire le tour de Pierre Vallières? C'est un homme qui donne l'impression d'avoir épuisé les possibilités de salut de son temps. Enfant de condition modeste, dans le Québec de 1951, il doit feindre la vocation religieuse pour pouvoir faire son cours classique avec le soutien de «l'Œuvre des Vocations». Mais en 1958, il ne fait plus semblant et c'est un novi-

ce sincère et sincèrement déboussolé qui, en pleine crise mystique, brûle le manuscrit des *Porteurs d'eau*, son grand roman en cours, pour entrer faire un bout d'essai chez les franciscains. Car Vallières écrit. Des textes polémiques que *Le Devoir* publie. Des romans de jeunesse que lisent ses amis. Vallières lit, dévore, assimile. La liste de ses lectures «accote» presque celle d'un Hubert Aquin. Aquin sera un révolutionnaire raté et un romancier respecté. Vallières sera un romancier raté et un révolutionnaire respecté.

Dans un chalet loué à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, il rêve de la future armée révolutionnaire québécoise. Mais l'attentat à la bombe de la bien nommée usine La Grenade a fait une victime et une accusation de meurtre lui pend désormais au bout du nez.

À l'automne 1966, deux *kids* venus développer leurs contacts avec le réseau des Black Panthers à New York entament une grève de la faim sur les marches de l'ONU. Arrêtés, Pierre Vallières et Charles Gagnon seront incarcérés dans la sinistre Manhattan House of Detention for Men, joliment surnommée «The Tombs». Miles Davis y est pour une histoire de dope, et Angela Davis, des Panthers. La population carcérale est quasi exclusivement noire. Clin d'œil: la prison est située dans la rue White. Pour éviter de sombrer corps et biens dans cette fabrique de zombies, Vallières va retrouver le chemin de l'écriture. Il rédige son livre en l'espace de deux mois, avec l'aide d'une multitude de petits crayons de mine de plomb (les stylos sont interdits), debout, en se servant de la couchette inoccupée du haut en guise d'écrivain, et il le fait sortir de prison sous la forme de notes adressées à ses avocats. Écrits au milieu des hurlements de tous ces nègres américains rendus à moitié fous par la répression du système, du bruit de leurs barreaux secoués jour et nuit, les mémoires d'outre-Tombs de Pierre Vallières s'intituleront *Nègres blancs d'Amérique* et demeurent à ce jour le seul classique indiscutable de la littérature révolutionnaire québécoise. Leur auteur aurait eu 70 ans cette année.

Entre le moment où il tombe la bure franciscaine et celui où il devient le penseur confirmé d'un mouvement de libération nationale décidé à emprunter la voie rapide de la violence, s'inscrit une décennie de feu. À l'aube de la Révolution tranquille, le jeune Vallières se retrouve



REAL FILION ARCHIVES LE DEVOIR

À l'aube de la Révolution tranquille, le jeune Pierre Vallières se retrouve mêlé à tout ce qui grouille, grenouille et scribouille au pays du Québec.

mêlé à tout ce qui grouille, grenouille et scribouille au pays du Québec. Il investit *Cité libre*, croyant pouvoir infléchir ce premier bastion Trudeauiste, comme plus tard le PQ de Lévesque, dans le sens de ses propres idées. Gérard Pelletier le recrute à *La Presse*. Il y a, à un moment donné, Miron, qui couve cette boule d'énergie prête à exploser du grand panache d'original qui lui sert d'aile. Miron dont le portrait suivant, le plus vrai que j'ai vu, est de la plume d'un écrivain et pas seulement d'un cerveau du FLQ: «Miron, c'était une douleur amoureuse et sauvage qui se promenait dans les rues de Montréal les bras étendus pour étreindre et, en même temps, pour entraîner, pour réveiller, pour agiter».

Quarante ans plus tard, *Nègres blancs d'Amérique* reste le meilleur document québécois sur le bouillonnement de ces années-là. Dans sa réédition de 1994 chez Typo, c'est un livre qui, tel un oignon, est enveloppé d'une impressionnante épaisseur de textes liminaires, posfaces et autres épilogues, dont deux préfaces de la main de l'auteur, datées de 1979 et de 1994, qui permettent de tenter au moins de saisir, rétrospectivement, la cohérence d'un parcours et d'une pensée

dont l'évolution n'a jamais été très évidente. Les meilleurs passages, les pages les plus marquantes sont à mon avis les plus autobiographiques. Inoubliable, l'évocation de l'enfance à Ville-Jacques-Cartier, le bidonville canadien-français des années d'après-guerre, haut lieu de mafias en tous genres, où furent semées les graines du terrorisme. Quant aux analyses politiques, au traité de philosophie et au manifeste révolutionnaire, qui sont autant de couches venant doubler le roman d'éducation de ce séditieux de nature, et où les Sartre, Husserl et toute une pléiade d'autres en prennent pour leur grade, ils contiennent de susciter, presque 20 ans après la chute du Mur, un haussement de sourcils ébloui, une admiration objective pour la prouesse verbomotrice. Et une lassitude. Ce n'est pas que Vallières aime s'étendre, c'est plutôt que sa pensée semble obéir à un mouvement irrésistible, un entêtement dont le style fait parfois les frais. Vallières épuse. On croirait à certains moments avoir affaire à un philosophe de taverne après son sixième bock.

Le cliché des felquistes «Tous homosexuels et mésadaptés socio-affectifs» semble avoir été un chapeau inventé exprès pour lui. Après Octobre, il y aura le retour à la terre, l'épanouissement personnel, l'engagement communautaire, les droits gays, Sarajevo, les anges... Comment faire le tour de Vallières? En reconnaissant que le paradoxe de toute révolution en est en même temps l'écueil principal, à savoir que la seule manière de vraiment changer les choses ici-bas est encore de prendre le pouvoir. Or celui-ci se cache sa propre logique qui tend à l'autoconservation. Chez les grands libérateurs de l'humanité, les Mugabe sont la règle, non l'exception. La mystique du pouvoir en vaut une autre, et elle explique pourquoi l'histoire, entre deux «citélistes», aura écarté Vallières et retenu le Prince.

hamelinlo@sympatico.ca

NÈGRES BLANCS D'AMÉRIQUE

Pierre Vallières
Typo
Montréal, 1994

Conte initiatique rempli de fraîcheur

SUZANNE GIGUÈRE

Cet été-là, après qu'*El Niño* eut réchauffé le Pacifique, repoussé les dauphins noirs du Chili et d'autres créatures des profondeurs vers le Nord, un jeune adolescent découvre à marée basse un calmar géant échoué dans la vase de la baie de Puget Sound, dans le nord-ouest de l'État de Washington. Ainsi commence *À marée basse* (*The Highest Tide*), qui a valu à l'écrivain américain Jim Lynch des éloges unanimes.

Conte initiatique rempli de fraîcheur, *À marée basse* raconte les émois amoureux d'un adolescent qui s'initie à la vie et à la complexité des sentiments et des relations humaines au cours d'un été pas comme les autres. Merveilleusement conduit, ce roman sur la perte de l'innocence se double d'un appel subtil à la responsabilité planétaire de l'humanité, à l'heure où notre bonne vieille Terre est menacée par le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources naturelles, l'extinction des espèces et l'inégale répartition des richesses.

Cartes postales

Depuis le jour où le professeur Krauer a montré à Miles O'Malley

toutes les plantes et les animaux de la taille de flocons de piments qui vivent dans un dé à coudre d'eau de mer, le garçon de quatorze ans se passionne pour la biologie marine (80 % de la vie sur terre se trouve dans l'océan) et les livres de la biologiste et naturaliste américaine Rachel Carson, souvent considérée comme la mère du mouvement écologiste moderne. (Pour mémoire, en 1962, son ouvrage *Silent Spring* (*Printemps silencieux*) avait déclenché un renversement de la politique nationale américaine envers les pesticides avec l'interdiction nationale du DDT).

Miles vit avec ses parents dans une maison sur pilotis dans la petite baie de Puget Sound. Pour gagner des sous, il entretient les parcs à huitres du juge Stegner et ramasse des étoiles de mer, des escargots et des bernard-l'ermite qu'il vend à des aquariums publics et aux restaurateurs du coin. La nuit, il se rend souvent sur la plage. Cette nuit-là, il entend avant même de le voir un spécimen rare. Il étouffe un cri devant le calmar géant échoué sur la grève et se demande comment il a atterri à South Sound. Un mystère. Les médias et les scientifiques envahissent la baie, Miles devient malgré lui un héros, un gourou pour certains, un messie

pour d'autres. «Lorsque l'océan recrache des choses intéressantes sur la plage, il se peut qu'il nous envoie des cartes postales qu'on ne sait pas encore déchiffrer [...] Peut-être que la terre essaye de nous dire quelque chose», commente le jeune garçon sur un ton franc, volontairement naïf, à l'image du regard de l'adolescent sur la vie.

Ce roman sur la perte de l'innocence se double d'un appel subtil à la responsabilité planétaire de l'humanité

L'univers de Miles ne se réduit pas à la vie marine. Troublé par Angie, son ancienne gardienne exaltée et entière, il tente maladroitement de la séduire. Il essaie d'empêcher le divorce de ses parents, s'occupe de la vieille Florence atteinte de la maladie de Parkinson parce qu'il ne veut pas qu'elle termine la course dans une maison de retraite. Cartomancienne et médium, Florence lui a appris à méditer, à «réver tout éveillé» et à voir les auras. Dans ses temps libres, Miles aime bien retrouver son copain Phelps, avec qui il s'amuse, rigole et discute du comportement érotique des mollusques et des humains, sujet qui passionne son ami avec une constance digne des plus grands savants.

Un conte pour aujourd'hui

Un tremblement de terre, le plus important dans le Nord-Ouest depuis le séisme en Alaska (1964),

sonne la fin de l'innocence du jeune garçon. Des climatologues mettent en garde. Le niveau du détroit de Juan de Fuca monte de deux centimètres par an. La ville américaine d'Olympia devra bientôt lutter pour repousser la mer. Ce que Miles a vu n'est qu'une infime partie des centaines de nouvelles espèces de poisson qui bouillonnent dans les eaux de la baie.

Fin, drôle, très bien écrit et pensé, ce presque huis clos est livré dans son plus simple élément, au premier degré, sans velléité d'analyse. Jim Lynch crée une atmosphère où, sous une esthétique de dépouillement se révèle l'urgence d'une prise de conscience écologique par les humains de la planète. Empreint de rigueur scientifique et d'une sensibilité poétique, le premier roman de Jim Lynch est un grand petit livre, très bien traduit par Jean Esch, qui a traduit, entre autres auteurs, Michael Connelly, Patricia Cornwell, James Crumley et Herbert Lieberman.

Jim Lynch a remporté des prix de journalisme et publié ses nouvelles dans plusieurs magazines littéraires. En tant que reporter à l'*Oregonian*, il a passé quatre ans à Puget Sound, la région décrite dans son roman. Il a eu l'idée de cette fiction en trouvant, échoué sur la plage près de sa maison, un étrange poisson des grands fonds.

Collaboratrice du Devoir

À MARÉE BASSE

Jim Lynch
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch
Fides
Montréal, 2008, 296 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Un peu de Valéry, beaucoup de Tchekhov

Gilles Archambault

De même qu'on ne prête qu'aux riches, il est normal qu'on s'intéresse de préférence aux biographies d'écrivains que l'on aime. Jean Voilier, c'est-à-dire Jeanne Loviton, ne serait pas digne de telle attention si elle n'avait fraye intimement avec Valéry. Quant à Tchekhov, est-il besoin de s'expliquer?

Portrait d'une femme romanesque. Jean Voilier, de Célia Bertin, décrit la figure d'une femme qui mourut en 1996 à l'âge de 93 ans. Elle fut vaguement romanesque, éditrice de talent, mais ce sont surtout ses relations amoureuses qui retiennent l'attention. Amante non exclusive de Paul Valéry dans les années qu'elle précéderait la mort de l'auteur de *La Soirée avec monsieur Teste*, elle eut la curiosité de partager la couche de Giraudoux, de Malaparte, de Saint-John Perse, d'Émile Henriot et de l'éditeur Robert Denoël, entre autres. Ce qui ne l'empêcha pas d'aimer certaines femmes, dont Yvonne Dornès, qui compta beaucoup pour elle.

On peut lire cette biographie pour des raisons mondaines. Cette Jean Voilier était très *people*, ainsi qu'on le dit maintenant. Femme libérée à un moment où la chose n'était pas courante, elle a eu des préoccupations qui souvent ne dépassaient pas l'ordre du paraître. Elle se savait belle, elle ne lésinait pas devant les démarches à faire pour réussir.

Mais se rendrait-on au bout de cet essai s'il ne nous donnait pas

l'occasion de prendre connaissance de lettres de Paul Valéry? Il arrivait au grand homme de bêtafier — ne pas oublier qu'il était amoureux —, mais la plupart du temps il était lui-même, c'est-à-dire magistral.

Célia Bertin ne livre pas une hagiographie. Même si elle a pour son modèle une admiration que l'on peut très bien ne pas partager, elle est à l'occasion critique.

Virgil Tanase est roumain. À la fois écrivain et homme de théâtre, il a traduit et mis en scène Tchekhov. La relation qu'il fait de la vie de l'auteur des *Trois Sœurs* est attachante à plus d'un titre.

On a beau connaître la plupart des faits dont il est fait mention dans son essai biographique, on est constamment retenu. Des esprits chagrins pourraient peut-être lui reprocher les trop nombreux détails sur des points pratiques. Était-il vraiment indispensable de noter les moindres déplacements de Tchekhov, de rappeler le montant précis de ses dettes? Probablement pas.

Ce qui importe — et là le pari est remporté haut la main —, c'est le portrait d'un auteur constamment aux prises avec des problèmes financiers et qui, à certains moments, ne choisit la littérature que parce qu'elle lui apparaît comme un moyen efficace de sortir de situations embarrassantes.

Tchekhov n'a jamais cessé de douter de ses talents. Les quelques périodes où il pouvait croire qu'il était l'égal de Tolstoï étaient régulièrement suivis de longs moments pendant lesquels il s'en voulait de ne pas s'être plus investi dans la pratique de la médecine.

Grâce à de fréquents recours à la correspondance de Tchekhov, souvent inédite en français, Tanase décrit un homme fascinant — on ne l'ignorait pas —, mais dont il ne nous cache pas les contradictions. Le dramaturge et conteur si habile à décrire dans ses œuvres l'âme féminine est en même temps un habitué des maisons closes qui passa une bonne partie de sa vie à fuir les relations amoureuses encombrantes. Écrivains de la solitude, mais ne détestant pas s'entourer d'amis et de membres de sa famille, généreux en plus d'une occasion, il sait aussi fuir avec une prestesse admirable.

Le portrait que nous livre Tanase est réussi. Ai-je raison de croire que son écriture a été un peu bâclée? Peut-être. Il n'en reste pas moins qu'on lit avec avidité la biographie d'un écrivain qui avouait à la fin de sa vie: «Quelle satisfaction j'aurais maintenant à cesser d'être un écrivain?» et qui, cent ans après sa mort, nous semble un contemporain.

Collaborateur du Devoir

PORTRAIT D'UNE FEMME ROMANESQUE

JEAN VOILIER
Célia Bertin
Éditions de Fallois
Paris, 2008, 311 pages

TCHEKHOV
Virgil Tanase, Eolio / Biographies, Paris, 2008, 410 pages

Olivieri
librairie • bistro

LECTURE
OLIVIERI - LE NOROÏT

MONIQUE DELAND,
Miniatures, balles perdues
et autres désordres

CÉLYNE FORTIN,
Un ciel laiteux

JEAN-MARC FRÉCHETTE,
En amont du Seigneur

HECTOR RUIZ,
Qui s'installe?

DIMANCHE 27 AVRIL
À 15 HEURES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
514.739.3639
Bistro : 739-3303

Romain Gary (Émile Ajar)
La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
☎MONT-ROYAL, 514-523-6389

FÉLICITATIONS

Les éditions du Septentrion félicitent l'historien Denis Vaugeois récipiendaire du Prix Gérard-Parizeau 2008 pour sa contribution au rayonnement de la société et de la culture française en Amérique du Nord.

La Fin
AMERICA
LA MESURE CONTINENT
Champlain

SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»
Claude Brodeur
Parcours d'un psychanalyste
Le cheminement de l'idée

184 pages, 23 dollars

©Christian Peterson

LITTÉRATURE

L'amitié selon Denise Bombardier

ÉMILIE BILODEAU

Gamines, les fillettes s'inventent des langages codés qu'elles ne comprennent qu'entre elles. Elles grandissent, échangent des confidences, éclatent de fous rires, se brouillent et se réconcilient. Les femmes se reconnaîtront certainement dans le nouvel essai *Nos chères amies...* de Denise Bombardier.

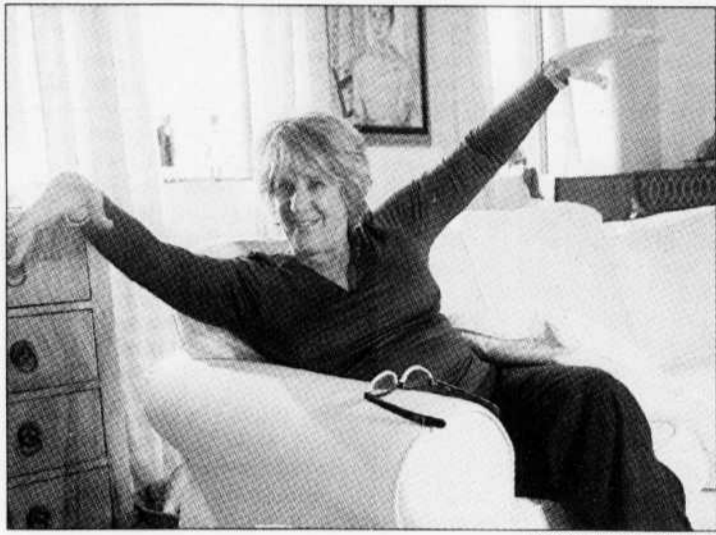
L'amitié a pris une toute nouvelle signification pour Denise Bombardier lorsqu'elle fut blessée par une amie précieuse il y a quelques années. «*En perdant cette personne, je me suis rendu compte que la peine pouvait être très forte et que l'amitié pouvait être aussi passionnelle que l'amour*», admet-elle.

Avant même cet événement, la chroniqueuse avait déjà envie d'écrire sur les relations amicales entre femmes, notamment pour combler le manque d'ouvrages à ce sujet. Cette «*peine d'amitié*» inattendue l'a fait passer de la parole aux actes.

«*On ne parle jamais de perte d'amitié. Et pourtant, quand une femme est amie avec une autre, elle ne pense jamais que la relation va se terminer, alors que dès qu'elle tombe amoureuse, elle a peur que ça finisse. Toutes les femmes sont ainsi*», assure-t-elle.

Nos chères amies... expose les nuances entre les relations d'amitié de la petite enfance jusqu'à l'âge adulte. On y constate notamment que la famille est peu à peu délaissée au profit des copines. L'auteure met également un accent particulier sur la transformation que peut subir un cercle d'amies dès l'arrivée d'un homme. Certaines femmes n'auront plus envie d'échanger les confidences, d'autres feront tout pour séduire le mâle en question.

Denise Bombardier estime que les relations amicales entre femmes sont beaucoup plus complexes que celles entre hommes. «*Les femmes sont beaucoup plus compliquées que les hommes. Elles sont plus perverses*».



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Nos chères amies... de Denise Bombardier expose les nuances entre les relations d'amitié de la petite enfance jusqu'à l'âge adulte.

En amitié, elles ne se font pas de cadeaux. Cette perversité, on ne la retrouve pas chez les hommes. Eux, ils sont amis pour faire des activités ensemble. Nous, on est amies pour se parler, pour rire, explique-t-elle.

Sourire aux lèvres, l'essayiste croit très peu aux relations strictement amicales entre une femme et un homme, à moins que ce dernier ne soit homosexuel. Pour elle, l'amitié ne peut exister entre deux personnes de sexes opposés sans qu'il y ait «*d'ambiguïtés*».

«*Entre amis, on se fait des confidences et la confiance est le premier pas vers la séduction*».

Au fil de la lecture, on constate que le nombre de copines qui ont disparu de la vie de l'auteure s'accumule. Pourtant, de son côté, Mme Bombardier avoue n'avoir jamais délaissé d'amies. «*J'aime les gens, alors je ne les quitte pas. Mais je prends de la place, et c'est sûr que ça peut déranger certaines personnes*», suppose-t-elle.

Essai ni masque aucune tentative de réconciliation avec certaines amies perdues, soutient

Mme Bombardier, qui se considère comme une personne ayant peu de regrets. «*C'est sûr qu'il y a eu des périodes d'amitié très intenses. Je regrette ce temps-là puisque c'était une période très exaltante sur le plan amical. Ça s'est terminé et on ne sait pas pourquoi. Et je ne demande pas d'explications*».

Mme Bombardier sait que son essai peut être intéressant pour tous les hommes qui ont déjà désiré s'immerger secrètement dans une rencontre amicale de filles. Elle est toutefois consciente que les femmes pourront davantage s'y retrouver. «*Je veux que les femmes se reconnaissent, qu'elles réfléchissent et qu'elles ne tombent pas dans cette tendance à balancer les choses. Les liens qu'on crée avec nos amies appartiennent à l'histoire de chacune d'entre nous. Et quand une amie disparaît de notre vie, c'est une partie de notre propre mémoire qui disparaît*», conclut-elle.

Le Devoir

NOS CHÈRES AMIES...

Denise Bombardier
Albin Michel
Paris, 2008, 166 pages



Denise Bombardier
Nos chères amies...

LITTÉRATURE JEUNESSE

Histoires de pirates

Ce printemps, les pirates sont à l'honneur dans trois nouvelles séries québécoises

ANNE MICHAUD

woodiens selon lesquels ces pirates en jupons jouaient plus de leur décolleté que de leur sabre!

Collaboratrice du Devoir

PIRATES

TOME 1: L'ÎLE DE LA LICORNE
Camille Bouchard
Hurtubise HMH
Montréal, 2008, 254 pages
(12 ans et plus)

TILA

TOME 1: PIRATE MALGRÉ ELLE
Patricia Juste Amédée
Les Intouchables
Montréal, 2008, 255 pages
(10 ans et plus)

LA LOUVE DE MER

TOME 1: À FEU ET À SANG
Laurent Chabin
Hurtubise HMH, coll. «Atout»
Montréal, 2008, 192 pages
(9 ans et plus)

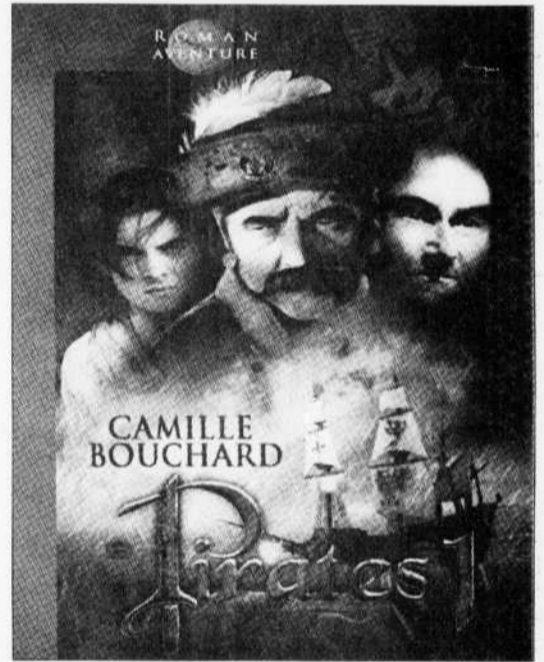
Le plus passionnant des trois romans qui ouvrent ces nouvelles séries est sans aucun doute *L'île de la Licorne* de Camille Bouchard. Lorsque le navire sur lequel il navigue passe aux mains d'un groupe de pirates sanguinaires, François se trouve forcé de servir de «truchement» (c'est-à-dire d'interprète) pour leur capitaine, surnommé Doubleton d'Or. C'est que François parle l'arawak, la langue des Naturels (des Indiens des Caraïbes), chez qui il a séjourné deux ans à la suite d'un naufrage. C'est du moins ce qu'affirme un homme qui prétend être son oncle. François, lui, ne se souvient de rien, ni de son séjour chez les Naturels, ni de ses origines, ni de sa famille. Peu tenté par la vie de pirate, le jeune homme tente de s'échapper, mais il est vite rattrapé par Doubleton d'Or, qui se rend compte alors que François pourrait posséder à son insu la clé d'un trésor...

Dans ce roman destiné aux jeunes adolescents, Camille Bouchard décrit avec réalisme les mœurs et coutumes de l'univers des pirates. Des châtiments infligés aux traîtres aux termes de marine, les détails y sont abondants et souvent sanglants! Frissons, batailles, complots, mystère... Tous les ingrédients d'un bon roman d'aventure sont rassemblés dans ce premier tome d'une trilogie qui doit se poursuivre avec *La Fureur de Juracon* et *L'Emprise des cannibales*.

Pirates en jupons

Les Caraïbes servent aussi de décor au premier tome des aventures de Tila, *Pirate malgré elle*. Tila est une jeune Métisse de 12 ans, fille d'une ancienne esclave africaine et d'un pirate français, qui vit parmi les Indiens Kaliganos sur l'île de la Dominique. Alors que ses amis et voisins la pressent de choisir un amoureux, Tila pressent que son avenir est ailleurs... Son intuition est confirmée lorsqu'elle rencontre d'étranges créatures qui lui révèlent qu'elle devra parcourir le monde pour accomplir son destin. Et comme par hasard, quelques jours plus tard, Tila apprend qu'elle est l'héritière d'un bateau de pirates, dont elle devient la capitaine. Mêlant le réel et le surnaturel, ce roman est à la fois moins réaliste et moins violent que *L'île de la Licorne*, mais il nous met en appétit pour la suite des aventures de Tila, dont deux autres tomes sont déjà disponibles.

Dans la même veine que *L'île de la Licorne*, mais un peu moins explicite dans ses descriptions des mœurs sanguinaires des pirates, *La Louve de mer* raconte l'histoire d'une femme qui devient aussi pirate malgré elle. Pour venger la mort de son mari, injustement condamné par le roi de France, la comtesse Rachel de Kergorriève lève une armée et sème la terreur dans les villes et les villages avant d'armer un bateau pour poursuivre les navires royaux. S'inspirant de l'histoire réelle d'une femme-pirate du XIV^e siècle, Jeanne de Clisson, Laurent Chabin décapite d'un coup de plume les clichés holly-



Balade en Baltique

FABIEN DEGLISE

Les astres s'alignent parfois bizarrement au-dessus d'une vie. Parlez-en au bédésiste Philippe Girard. À l'aube d'une opération aux jambes, alors qu'il vit difficilement le décès de son ami Guillaume, le p'tit gars de Loretteville, en banlieue de Québec, est propulsé pendant neuf jours dans les rues de... Saint-Petersbourg, en Russie, où l'attendent dépaysement et festival de bande dessinée. C'était en septembre dernier.

Ce bout de vie, l'auteur de la savoureuse *Histoire de pêche* et père de *Béatrice* aurait pu le vivre intérieurement, sans le faire partager. Mais non. Et l'on ne peut que l'en remercier en sortant de sa dernière création, *Les Ravins*, qui vient de sortir chez Mécanique générale.

C'est qu'en 150 pages, le bédésiste livre en effet le récit intimiste d'un voyage d'affaires au pays des tsars, où ses observations sur un environnement qui tranche avec celui de la vieille capitale du Québec se mélangent subtilement à ses émotions du moment. Sans prétention.



C'EST BIZARRE...

Véritable carnet de voyage mis en cases et en bulles, cette balade en Baltique, avec son ami Jimmy Beaulieu — un autre auteur d'ici —, devient aussi un prétexte pour confronter ses préjugés sur les Russes, dont l'image, selon lui, aurait été pervertie par les films de James Bond et les romans d'espionnage. Une confrontation parfois malhabile, comme cela arrive souvent avec des idées préconçues, mais qui donne malgré tout des scènes amusantes à contempler et quelques critiques sobres de nos perceptions des autres mondes.

Visiblement marqué par ce voyage, Girard l'aura été également par les vieux proverbes russes qui rythment le quotidien des habitants de cette ville débordante d'histoire et de beautés architecturales. Dont un, tellement transcendant qu'il traverse finalement l'ensemble des planches qu'il livre aujourd'hui: «*Sur le papier, tout était plat. On avait juste oublié les ravins et c'est justement par eux qu'il fallait passer*».

Ces lignes peuvent laisser présager une équipée tortueuse. À tort, puisque les ravins en question conduisent finalement sur le chemin d'un roman graphique divertissant, particulièrement bien réussi parce qu'il maîtrise les codes de ce genre littéraire à la mode.

Le Devoir

LES RAVINS

Philippe Girard
Mécanique Générale
Montréal, 2008, 154 pages

Monique Proulx à la PdA



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'ÉCRIVAIN Monique Proulx aura carte blanche au dernier studio littéraire de la saison, qui se tiendra le 5 mai, à 19h30, au Studio-Théâtre de la Place des Arts. Monique Proulx y lira notamment des extraits de son dernier roman, *Champagne*, paru aux Éditions du Boréal.

NOUVEAUTÉS

de la collection «Le soi et l'autre»
dirigée par PIERRE OUELLET

cep Centre de recherche en esthétique et poétique

vlb éditeur Une compagnie de Quebecor Media

HORS-TEMPS
Poétique de la posthistoire
PIERRE OUELLET

Nous vivons sur du temps emprunté. Notre histoire semble finie, achevée, mais nous sommes là encore, et serons là demain et après-demain. Alors, de quel temps et sur quel temps vivons-nous donc? Un temps qui ne nous appartient plus, dont l'histoire ne peut «se faire», seulement s'imaginer ou se remémorer, dans des poèmes et des romans. La littérature, c'est du temps en puissance. Mais c'est aussi la puissance du temps: sa force et sa vertu.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION
DU POST-EXOTISME EN VINGT LEÇONS
Avec Antoine Volodine
COLLECTIF
En librairie le 29 avril

Le post-exotisme se caractérise d'abord par sa puissance d'arrachement, grâce à laquelle il peut cultiver sa différence: il soumet le lecteur à une grande épreuve de déconditionnement, lui fait développer une nouvelle sensibilité.

Outre les contributions de plusieurs chercheurs français, russes et québécois, l'ouvrage comprend deux textes récents d'Antoine Volodine.

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 15 au 21 avril 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafael Germain (Libre Expression)	1 SURVIVRE À L'INNOUABLE ET... Pierre-Hugues Boisvenu (De l'Homme)
2 DOCTEUR IRMA T. 2: L'INDOMPTABLE Pauline Gill (Québec Amérique)	2 L'ABC DES TRUCS DE MADAME... Louise Robitaille (TVA Int.)
3 A.M.G.E. T. 4: SICARIUS Anne Robillard (Michel Brûlé)	3 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
4 LES YEUX JAUNES DES CROCODILES Katherine Pancol (Libre de Poche)	4 NOUVELLE TERRE Eckhart Tolle (Ariane)
5 MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 1 L. Tremblay-D'Essiembre (Guy Saint-Jean)	5 HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC T. 6 Jacques Lacoursière (Septentrion)
6 LA VALSE LENTE DES TORTUES Katherine Pancol (Albin Michel)	6 HORMONES AU FÉMININ Sylvie Demers (De l'Homme)
7 MILLÉNIUM T. 1, T. 2 ET T. 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	7 QUÉBÉCOISE! Pauline Marois (Fides)
8 À L'OMBRE DU CLOCHER T. 4: AU... Michel David (Hurtubise HMH)	8 AVARD CHRONIQUE François Avard (Intouchables)
9 L'ENFANT DE NOÉ Eric-Emmanuel Schmitt (Libre de Poche)	9 QUÉBEC: QUATRE SIÈCLES D'UNE... Christian Blais (Publications du Québec)
10 LES PORTES DE QUÉBEC T. 2: LA... Jean-Pierre Charland (Hurtubise HMH)	10 PSY-TRUCS POUR LES ENFANTS 0-3... Suzanne Valières (De l'Homme)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	1 A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library)
2 LE TALISMAN DE NERVAL T. 1 Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)	2 THE POWER OF NOW: A GUIDE TO... Eckhart Tolle (New World Library)
3 LA FILLETTE DISPARUE Dotti Enderle (ADA)	3 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
4 LES NOMBRILS T. 3: LES LIENS DE... Maryse Dubuc / Delia (Dupuis)	4 THE WOODS Harlan Coben (Signet Book)
5 LA MAGIE DU DIADÈME T. 1 John Peel (ADA)	5 SIMPLE GENIUS David Baldacci (Vision)
6 TÉA STILTON T. 3: LA CITÉ SECRÈTE Téa Stilton (Albin Michel)	6 THE CHILDREN OF HÖRIN J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
7 HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard)	7 REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Dell)
8 BEN X Nic Balthazar (Boréal)	8 THE OVERLOOK Michael Connelly (Vision)
9 ASTÉRIX T. 1: ASTÉRIX LE GAULOIS R. Goscinny / A. Uderzo (Hachette)	9 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
10 LÉONARD T. 38: Y A-T-IL UN GÉNIE... Turk / De Groot (Lombard)	10 THE 5TH HORSEMAN James Patterson (Warner Books)

carte-cadeau

ARCHAMBAULT

Du plaisir à la carte

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nous vous invitons à venir visiter le premier SALON DES ARTS DU LIVRE à l'Union française samedi le 3 mai 2008

Au 429, avenue Viger est. De 12 h à 18 h. 5 \$ l'entrée

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES

Les propos de monsieur Science



Louis Cornélius

Yves Gingras, professeur au département d'histoire de l'UQAM, est certainement l'historien des sciences le plus actif au Québec. On a même parfois l'impression qu'il est le seul, tant il est l'un des rares de sa profession à sortir de sa tour d'ivoire. À ce titre, depuis 1996, il présente une chronique à l'émission *Les Années lumière*, diffusée à la Première Chaîne de Radio-Canada. *Parlons sciences*, qui regroupe des entretiens avec Yanick Vilédieu sur les transformations de l'esprit scientifique, est, en quelque sorte, un recueil de ses interventions radiophoniques.

Ce que nous offre Gingras, dans ces pages, relève moins, pour reprendre les termes de Vilédieu, «de la vulgarisation proprement dite» que d'un «regard sociologique sur les modes de fonctionnement de la science du XVII^e siècle à nos jours». Gingras, en effet, affirme laisser aux scientifiques eux-mêmes le soin de vulgariser «les contenus techniques de leurs disciplines» pour mieux se concentrer sur la tâche «de décrire et de décortiquer la pratique scientifique sous ses multiples aspects: historiques, conceptuels, sociologiques, économiques, politiques et même religieux».

Inspiré par le frère Marie-Victorin, son héros québécois, qui dénonçait, en 1917, le manque de culture scientifique de nos écrivains, Gingras déplore, avec raison, que le mot «culture», au Québec, ne s'accompagne pas souvent du qualificatif «scientifique». «Le but ici, écrit-il, n'est pas de dénigrer la culture littéraire ou artistique, mais bien de promouvoir le fait que, dans notre monde technoscientifique, il est primordial d'avoir une forte cul-

ture scientifique. Les débats de société portent désormais sur des objets comme les OGM, l'énergie nucléaire, la génétique et les nanotechnologies. Il est impossible de participer lucidement à ces débats sans un minimum de connaissance sur la nature exacte de ces phénomènes.»

L'intérêt à l'égard de la science, en ce sens, ne relève pas du hobby, que l'on peut ou non choisir de pratiquer selon nos envies, mais du devoir civique. «Or, ajoute Gingras, il existe actuellement une inculture scientifique qui est socialement dangereuse et qui peut favoriser l'écoute des gourous qui, par exemple, mettent de l'avant des visions extravagantes sur les effets des nanotechnologies.» Et comme le système scolaire se contente trop souvent d'enseigner quelques contenus disciplinaires au mépris d'une culture scientifique réflexive, un ouvrage comme celui de Gingras fait d'autant plus œuvre utile.

Dans une première partie qui se penche sur des questions de méthodes, l'historien montre, entre autres, que l'évolution des «critères de preuves» a transformé la pratique scientifique. Dans l'univers biomédical, par exemple, l'apparition des essais cliniques randomisés (réalisés sur deux groupes, composés au hasard, dont l'un reçoit le traitement et l'autre, le placebo, le tout en double aveugle) a permis une plus grande objectivité, mais au prix d'une «distanciation plus grande entre le malade et sa maladie». La science gagne donc en efficacité, mais y perd, pour ainsi dire, en humanité. Il y a là un enjeu pour l'avenir.

Dans un chapitre consacré aux instruments de la science, le regard sociologique de Gingras met en lumière les conséquences sociales de l'évolution technique. La lunette de Galilée, en 1609, permet de découvrir les satellites de Jupi-

ter, mais, surtout, elle modifie le rapport à la nature, qui «devient ainsi indirect et dépend des propriétés d'un instrument qui sert de médiateur entre l'œil et la nature». Les fabricants d'instruments, dès lors, deviennent un rouage essentiel de la recherche scientifique, et cette dernière, de plus en plus coûteuse, exclut les plus pauvres.

Quelques chapitres de cette première section n'arrivent toutefois pas à trouver le ton juste. Quand il traite, par exemple, des lois et modèles ou des atomes, Gingras cherche à vulgariser, mais n'y parvient pas vraiment. Il en donne à la fois trop (en complexité) et trop peu (en détail) pour permettre au profane de s'y retrouver. Les autres parties du livre évitent plus habilement cet écueil.



Yves Gingras

Controverses scientifiques

Parmi les plus intéressantes, on compte notamment celle qui aborde les controverses scientifiques. On y apprend, entre autres choses, que l'âge de la Terre a fait l'objet de virulents débats entre physiciens et géologues à la fin du XIX^e siècle. Gingras en profite pour tirer la conclusion que, dans l'univers scientifique, «le conflit, le doute, et l'esprit critique sont sources du progrès alors que le dogmatisme entraine la stagnation».

En abordant le cas des frères Bogdanov — deux jumeaux dont l'un est physicien et l'autre, mathématicien — qui extrapolent sur ce qui s'est passé avant le big bang, Gingras, qui croit à une fumerie, pointe néanmoins un enjeu de la physique moderne en proie au relativisme. «Les physiciens théoriciens et mathématiciens, demande-t-il, sont-ils devenus incapables de séparer le bon grain de l'ivraie?»

Cette question concerne aussi les débats relatifs au rapport entre sciences et religions. Les scienti-

ques, affirme Gingras, statistiques à l'appui, sont rarement croyants. Ainsi, 72 % d'entre eux seraient athées et 20 %, agnostiques. Malgré tout, quelques-uns flirtent avec le mysticisme (Capra, Prigogine, Davies) et contribuent, ce faisant, à la confusion des genres. Dans un chapitre où il s'en prend à la dérive créationniste (et où il nous met en garde contre la décentralisation du système scolaire qui l'a servie aux États-Unis), Gingras se prononce contre la possibilité d'un dialogue entre les sciences et les religions, pour cause de natures incompatibles.

Je partage, pour l'essentiel, ce constat, tout comme je suis d'accord avec Gingras pour dire que la science a contribué à désenchanter la religion. Toutefois, je ne suis pas l'historien quand il laisse entendre que ce désenchantement, poussé au bout, mènerait probablement au déclin de la religion. Je pense, au contraire, que ce processus a débarrassé la religion de ses scories pour lui permettre de se recentrer sur son noyau essentiel, de nature métaphysique et existentielle, et donc à l'abri — je ne dis pas contre — du décapage scientifique. En toute cohérence, celui qui affirme qu'il n'y a pas de dialogue possible entre science et foi devrait réviser l'autre sur son terrain propre.

Le grand mérite d'Yves Gingras, dans cet ouvrage, est de montrer, avec passion, que la science mène à tout et que nous n'avons pas les moyens de nous en passer. Aussi, parlons-en!

louisco@sympatico.ca

PARLONS SCIENCES
ENTRETIENS AVEC YANICK
VILLEDEU SUR LES
TRANSFORMATIONS DE L'ESPRIT
SCIENTIFIQUE
Yves Gingras
Borel
Montréal, 2008, 272 pages

Le patriotisme du muscle québécois

MICHEL LAPIERRE

En 1892, les aristocrates britanniques, qui se piquent de voir dans le sport un passe-temps de leur invention, s'arrachent *l'homme le plus fort du monde* en tournée à Londres. Le marquis de Queensberry, codificateur des règles du «noble art» de la boxe, offre à Louis Cyr un beau cheval. Le prince de Galles court à la rencontre du Canadien français. C'est l'effacement de la défaite des plaines d'Abraham! Que l'Angleterre victorienne le sache!

Dans le Royal Aquarium, Louis Cyr lève d'un seul doigt un poids de 551 livres (250 kilos). Dans l'au-delà, Montcalm, le vaincu de 1759, et même Wolfe, le vainqueur, peuvent aller se rhabiller!

Plus tard, *l'Hercule canadien* ira jusqu'à soulever sur son dos 4337 livres (1967 kilos). Sans tuer un seul homme, l'affable Louis Cyr (1863-1912) eclipsera par la force virile l'héroïsme des plus grands guerriers.

C'est du moins l'image, presque démentielle, qui pourrait surgir dans l'inconscient des Québécois. Malgré l'infantilisme qui la ferait naître, elle aurait le mérite d'être l'obsédante preuve physique de l'absurdité de toutes les défaites et de toutes les victoires militaires.

L'historien populaire Raymond Desbiens, auteur de *Prudent Landry, le roi de la mâchoire*, ne va pas si loin dans la philosophie du muscle. Mais, d'un sérieux sans pareil, il écrit: «La fierté de la race canadienne-française, profondément blessée par la Conquête et menacée dans son identité, s'est exprimée à travers ses fils qui ont excellé aux yeux du monde, et les hommes forts sont de ceux qui ont fait rayonner ses mérites.»

Qui était donc le «roi de la mâchoire», ce héros d'un livre vivant, précis et très documenté? Un précurseur de Jean Chrétien? Pas du tout. Prudent Landry, né en Gaspésie en 1887 et mort au Lac-Saint-Jean en 1973, était un homme fort qui, au début du XX^e siècle, a fait quelque temps partie du cirque de

Louis Cyr et côtoyé une autre grande vedette de foire: Buffalo Bill, mythique chasseur de bisons et champion du tir au revolver.

Le poids de Landry, tout petit athlète de 5 pieds et 4 pouces (1,60 m), a varié entre 117 et 137 livres (53 et 62 kilos). Ce qui ne l'a pas empêché de lever, à l'aide de ses mâchoires, un poids de 3341 livres (1518,5 kilos), assure-t-on, et de casser des fers à cheval grâce aux mêmes muscles. Le spécialiste des tours de force inusités se faisait appeler le «professeur» Landry. Rien de moins.

On raconte qu'enfant le futur bûcheron et ouvrier du bâtiment s'amusa à couper des branches avec ses dents. Selon la légende familiale, il avait même grugé le bord de son berceau de bois franc.

Les enfants ne pouvaient pincer les cuisses de Landry. «C'était, disaient-ils, dur comme du fer.» En lisant le livre de Desbiens, nous avons l'impression de voir un dessin animé. Landry déchire quatre gros catalogues comme s'il s'agissait d'une feuille de papier. Une pièce de dix cents devient entre ses dents de la gomme à mâcher.

Comment Landry pouvait-il, en se tenant sur une seule jambe, résister à la poussée d'une douzaine d'hommes? Desbiens conclut à l'existence chez l'athlète d'un «sixième sens», qui lui permettait de concrétiser la parole d'Archimède: «Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde.»

L'historien aurait pu préciser qu'à la place de l'ennuyeux et stérile «Je me souviens», ces mots constitueraient une devise nationale à la hauteur de la mythologie populaire du Québec.

Collaborateur du Devoir

PRUDENT LANDRY,
LE ROI DE LA MÂCHOIRE
Raymond Desbiens
JCL
Saguenay, 2008, 248 pages

HURTUBISE HMH

Une belle et insoutenable
histoire d'amour.
L'étrange voie d'une guérison.
Un récit vif et vrai.

LES CHARTREUSES
Jacqueline Lessard
27,95\$

www.hurtubisehmm.com

Daniel Pennac

Prix Renaudot 2007 pour *Chagrin d'école*
et Grand Prix littéraire international
Metropolis bleu 2008

Daniel Pennac sera à Montréal
du 30 avril au 7 mai

« Il suffit d'un professeur et d'un seul
pour nous sauver de nous-mêmes »
Daniel Pennac

GALLIMARD

Prix littéraire des
collégiens

sejour
Gagne un
séjour
national
en France

PIERRE SAMSON
remporte le Prix littéraire
des collégiens 2008,
pour son roman
Catastrophes
publié chez
Les Herbes rouges

www.prixlitterairedescollégiens.ca

LE DEVOIR FONDATION Marc Bourgie BANQUE NATIONALE CIRLCO RADIO
Culture et Communications Québec Éducation, Loisir et Sport Québec UNEQ QUEBECOR